

*La colline*  
du Corbeau

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La colline du corbeau / Sylvie Gobeil

Nom : Gobeil, Sylvie, 1957- , auteure

Gobeil, Sylvie, 1957- | Diadème écossais

Description : Sommaire incomplet : tome 2. Le diadème écossais

Identifiants : Canadiana 20190038764 | ISBN 9782897834944 (vol. 2)

Classification : LCC PS8613.O25 C65 2020 | CDD C843/.6-dc23

© 2021 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

SYLVIE GOBEIL

La colline  
du Corbeau

★★ *Le diadème écossais*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*La colline du corbeau*

1. *Le château Ravenscrag*, 2020

*Lady Lacoste*, 2018

*De tendres aspirations*, 2016

*À ma petite-fille, Lauralie,  
qui est un vrai rayon de soleil.*

*Si vite que coure le vent, il finit par tomber.*

PROVERBE ÉCOSSAIS



## Prologue

*Montréal, novembre 1956*

Mary s'assoit docilement près de la vieille dame. Depuis le temps que la jeune Irlandaise espère percer le mystère entourant sa patronne, elle va enfin apprendre ce qui a bouleversé sa vie. En ce soir frisquet, dans le luxueux salon de Lady Allan, le silence est retombé. La petite bonne n'ose ouvrir la bouche et attend patiemment que l'octogénaire se décide à parler. «Oublie le thé et viens t'asseoir près de moi, Mary. J'ai une longue histoire à te raconter», lui a dit Lady Allan, il y a quelques minutes. La domestique observe discrètement sa maîtresse. L'air tendu et concentré, cette dernière semble plongée dans ses souvenirs. Même si la jolie rousse brûle de curiosité et que plusieurs questions tournent en boucle dans sa tête, elle se tient coite. Au bout d'un moment qui lui paraît interminable, la voix fatiguée de Marguerite se fait entendre dans la pièce sombre :

— Je te préviens, cette histoire est triste, très triste. Souhaites-tu la connaître malgré tout, Mary ?

— C'est mon souhait le plus cher, Lady Allan.

— Bien !

Les yeux fermés pour mieux se remémorer ce qu'elle s'apprête à dévoiler, la vieille dame pose sa tête sur le dossier de son fauteuil. Lorsqu'elle reprend la parole, Mary note l'émotion contenue dans la voix de sa patronne :

— Tout a commencé au printemps de 1915, à quelques milles des côtes irlandaises...

Mary relève aussitôt la tête. *L'Irlande ? Pourquoi Lady Allan se rendait-elle dans mon pays ?* se demande-t-elle, intriguée. Tout en se calant dans son siège, la domestique prête une oreille encore plus attentive au récit de l'octogénaire. Ce soir, rien ne presse, elle a tout son temps.

# 1

*Queenstown, Irlande, 7 mai 1915*

Allongée sur une civière, Lady Allan frissonne malgré la couverture de laine. La Canadienne a vaguement conscience du bourdonnement d'activité autour d'elle. Dans le hall de l'hôtel Queens, c'est un va-et-vient constant d'hommes et de femmes. Des infirmières, des médecins, des pasteurs protestants et des prêtres catholiques se relaient au chevet des survivants du *Lusitania*. Et tous ces cris et ces pleurs déchirants ! C'est affreux. Marguerite voudrait se boucher les oreilles pour ne plus rien entendre, mais elle n'a pas la force d'esquisser le moindre geste. Depuis combien de temps est-elle ici ? Des minutes ? Des heures ? Des jours ? Elle ne sait pas. Ses filles devraient être là. Lady Allan tourne péniblement la tête vers Rita Jolivet, assise à ses côtés. Leurs regards se croisent. Avec effort, Marguerite parvient à prononcer deux mots :

— Gwen... Anna...

Sa voix sonne étrangement à ses oreilles, comme si quelqu'un parlait à sa place.

— Je ne les ai pas encore aperçues, lui répond l'actrice anglaise. Mais cela ne devrait plus tarder, maintenant.

Même si l'angoisse la tenaille, Marguerite s'accroche à cet espoir. Les deux adolescentes franchiront bientôt le seuil de l'hôtel. Sur une civière ou sur leurs deux jambes, peu importe

de quelle manière elles le passeront, pourvu qu'elles soient vivantes. Une infirmière s'approche. La femme se penche vers la blessée et lui adresse quelques mots de réconfort. Marguerite porte peu d'attention aux paroles murmurées par l'aide-soignante. Tout ce qu'elle veut, c'est retrouver ses filles. Et cette douleur à la jambe qui ne la quitte pas !

— Je reviens plus tard, promet la jeune infirmière avant de se relever et de se diriger d'un pas rapide vers un autre rescapé.

Annie Walker fait signe à l'un des serveurs de l'hôtel qui circule dans le hall, un plateau à la main. Dès que l'homme la rejoint, elle lui demande à voix basse :

— Avez-vous quelque chose de fort à boire ? Ma patronne en aurait bien besoin.

Le grand roux jette un coup d'œil à la femme au visage livide qui est allongée sur la civière. Il lui apparaît évident qu'elle est souffrante.

— Oui, bien sûr, répond-il en tendant à Annie un gobelet. C'est du cognac, précise-t-il.

La jeune femme accepte le verre et murmure un « merci ». Le serveur repart aussitôt avec son plateau. Il y a tant à faire, il ne peut pas s'attarder. À la cuisine de l'hôtel, le personnel s'active à préparer des gallons de soupe. Les survivants du *Lusitania* arrivent au Queens dans un état si déplorable qu'ils ont tous besoin de chaleur et de réconfort. Certains trouvent la force de manger alors que d'autres ne peuvent avaler qu'une ou deux cuillerées de soupe. Dès que la nouvelle du naufrage s'est répandue dans la ville, chaque habitant de Queenstown a voulu venir en aide aux malheureux. Un bon nombre de citadins ont hébergé des survivants du terrible drame. Plusieurs ont généreusement offert des vêtements et de la nourriture. D'autres, comme Ian, le serveur, donnent de

leur temps dans les hôtels qui ont accueilli des rescapés. Bien que la noirceur soit tombée depuis un moment, aucun des employés du Queens ne songe à rentrer chez lui. Personne ne compte ses heures. Les couloirs du grand hôtel sont remplis de brancards sur lesquels sont étendus des blessés. La souffrance et la détresse sont partout. Ce qu'Ian trouve le plus difficile à supporter, c'est le regard terrifié des enfants. *Ils sont trop petits pour vivre une telle horreur*, songe le rouquin. L'Irlandais pense à la fillette de cinq ans qui, depuis son arrivée au Queens, répète sans cesse que ses parents viendront bientôt la chercher. « Ils seront sur le prochain bateau », affirme-t-elle à qui veut l'entendre. *Sans doute sont-ils morts*, se dit Ian. Plus les heures passent, moins les bateaux de pêche et les chalutiers ramènent de survivants. Ils transportent surtout des cadavres. Le serveur l'a appris de la bouche d'une employée de l'hôtel dont le mari s'est porté volontaire pour conduire les rescapés au Queens. « Il y a trop de victimes, la morgue ne suffit plus. On a dû installer des abris provisoires ailleurs dans la ville », a chuchoté la femme en essayant une larme au coin de son œil droit. Ian n'a rien répliqué. Qu'aurait-il pu dire de toute façon ? Même s'il ne connaît aucun des passagers qui étaient à bord du navire britannique, le jeune homme compatit à leur terrible sort. Dans sa tête, il se pose la même question que la plupart des gens : « Pourquoi les Allemands ont-ils attaqué un paquebot anglais qui n'était pas armé et qui ne transportait que des civils ? »

— Des innocents ont péri et l'Allemagne devra payer pour son crime odieux, marmonne-t-il en serrant les mâchoires.

Lui qui est habituellement si doux et tolérant, il se surprend à ressentir de la haine envers autrui. Après avoir bu un peu de cognac, Marguerite est conduite à l'étage. Dès que le propriétaire du Queens a su que le nom de Lady Allan figurait sur la liste des survivants emmenés à son hôtel, l'homme

a ordonné qu'une chambre soit mise à la disposition de la riche Montréalaise. N'est-elle pas l'une de ses meilleures clientes ? Dans le passé, Sir Allan et Lady Marguerite ont logé à plusieurs reprises au Queens. *Je lui dois cette petite faveur*, se dit Otto Humbert. L'hôtelier a fait préparer cent cinquante lits pour accueillir les rescapés du *Lusitania*. Aux membres de son personnel qui lui demandaient comment répartir les lits, Humbert a réfléchi brièvement avant de répondre : « Installez cinq personnes par chambre. Malheureusement, certains devront partager le même lit, faute de place. » L'hôtelier a fait une exception pour Lady Allan qui dispose de deux lits dans la sienne : un pour elle et l'autre pour Rita Jolivet. Aussitôt que Marguerite retrouve un peu d'intimité, elle s'adresse à sa femme de chambre :

— Aide-moi à me déshabiller, Emily.

Le simple fait de prononcer ces quelques mots lui a demandé un effort prodigieux. Pendant que la domestique s'empresse d'obéir à sa patronne, Annie et Rita quittent la pièce, en quête de vêtements secs. Les voyageuses portent encore la tenue qu'elles avaient au moment du naufrage. Leurs vêtements mouillés et incrustés de sel leur collent à la peau et les font frissonner. De plus, ceux de Lady Allan sont tachés de sang. *La pauvre ! Elle a eu moins de chance que nous*, se dit l'actrice anglaise qui bénit le ciel de ne pas avoir été blessée sérieusement lors de ce drame affreux. Au rez-de-chaussée, Annie s'enquiert auprès d'une employée de l'hôtel :

— Où puis-je me procurer du linge de rechange ?

La femme pointe une pièce vers la droite.

— Merci. Vous venez, miss Jolivet ?

Après avoir pénétré dans ladite pièce, Annie et Rita s'approchent d'une table où quelques personnes s'affairent

à trouver des vêtements ajustés à leur taille. Pendant que la domestique et l'actrice fouillent dans les piles de linge, un homme leur mentionne que tout a été donné par les habitants de la ville.

— Les gens sont touchés par le malheur qui vous afflige. Ils veulent vous témoigner ainsi leur compassion, dit-il.

Annie lève les yeux et reconnaît le serveur aux cheveux roux à qui elle s'est adressée plus tôt.

— C'est gentil de leur part, murmure-t-elle avant de poser de nouveau son regard sur la table.

La générosité des inconnus l'émeut. Après l'horreur des dernières heures, elle apprécie un peu de bonté humaine.

— Ces barbares devront payer pour leur crime odieux, lance soudain l'homme.

La voix de l'Irlandais tremble de colère contenue. Ses yeux verts sont empreints d'une telle gravité que l'Anglaise est déconcertée. Elle lui sourit faiblement. Même si elle partage l'opinion du serveur, elle est consciente que la vengeance, si puissante soit-elle, ne ressuscite pas les morts. L'espace d'une seconde, Annie imagine tous les corps sans vie qui flottent sur l'eau. La vision est si atroce que la jeune femme est prise de vertiges et vacille sur ses jambes. Ian la retient de justesse.

— Vous êtes épuisée. Allez vous reposer.

Elle acquiesce d'un signe de tête.

— Je vous accompagne jusqu'à votre chambre, offre le rouquin. Dans l'état de faiblesse où vous êtes, vous risquez de trébucher dans les marches.

— Merci, je me débrouillerai, répond-elle d'un ton ferme.

Il n'insiste pas.

— Comme vous voulez, miss.

Avant de s'éloigner, il lui glisse à l'oreille :

— Les hommes ne sont pas tous des monstres comme les Allemands.

Il a craché le dernier mot avec mépris.

— Je sais. Il en existe des bons, heureusement.

Leurs regards se croisent un moment. *En d'autres circonstances, il me plairait*, regrette l'Anglaise. Son sens du devoir reprend le dessus.

— Vous m'excuserez, ajoute-t-elle. Je dois retourner auprès de ma patronne.

Ian observe la femme. Malgré ses vêtements sales et déchirés par endroits, ses longs cheveux mouillés qui pendent de chaque côté de son visage, sa peau couverte de bleus et son teint trop pâle, il la trouve jolie. *Où ai-je la tête pour avoir de telles pensées en pareil moment ?* se réprimande-t-il. *Cette femme vient de traverser une terrible épreuve. La dernière chose dont elle a besoin, c'est l'attention d'un homme, aussi gentil soit-il.*

— Je vous laisse tranquille, miss, fait-il en tournant les talons.

Annie le suit des yeux un moment. Rita Jolivet, qui a observé la scène sans intervenir, chuchote :

— Il n'est pas un monstre, c'est certain.

La domestique approuve de la tête, puis reporte son attention sur les piles de linge. Elle choisit trois jupes foncées et

boutonnées devant, des blouses en lin blanc avec col marin, d'épais chandails de laine, des bottines lacées et à talons, deux chapeaux ainsi qu'une casquette.

— Vous venez ? demande-t-elle à Rita.

— Pas tout de suite, répond l'actrice.

Les vêtements sous le bras, Annie remonte à l'étage, pressée de se changer. À bord du *Katrina*, la domestique a refusé de se dévêtir. L'idée de se retrouver nue sous une couverture la faisait rougir d'embarras. Cependant, elle a vite regretté sa décision lorsqu'elle s'est mise à frissonner, puis à claquer des dents.

— Comment va Lady Allan ? s'informe-t-elle à voix basse après avoir pénétré dans la chambre sur la pointe des pieds.

Étendue sur le lit, sa patronne semble dormir. Seule sa tête émerge des couvertures. Assise dans un fauteuil, Emily Davis veille sur la blessée. La femme de chambre se relève avec raideur et se masse le bas du dos en grimaçant.

— Elle vient de s'endormir, répond-elle sur le même ton. Un médecin est passé la voir en ton absence. Il lui a donné de la morphine pour diminuer la douleur.

— Et toi, en as-tu pris, Emily ?

La blonde secoue la tête.

— Non, je ne veux pas de ces petites pilules.

— Tu préfères endurer ton mal ?

Ignorant le commentaire acerbe, Emily murmure :

— Donne-moi une jupe et une blouse, s'il te plaît. Je n'en peux plus de grelotter dans mes vêtements mouillés.

Sans dire un mot, Annie lui remet ce qu'elle demande. La blonde marmonne un « merci » avant de disparaître derrière le paravent. Debout dans la pièce, Annie soupire. *Mon tour attendra*. Soudain, Lady Allan gémit. La *nanny* s'avance vers le lit. Le visage de sa patronne est si blême qu'il fait presque peur. *Pourvu qu'on retrouve ses filles !* espère la jeune femme.

— Ne la réveille pas.

Annie sursaute et tourne la tête vers Emily qui se tient derrière elle. En un temps record, la femme de chambre a enfilé des vêtements secs et a noué ses cheveux en une longue natte qu'elle a rabattue sur son épaule droite. Une casquette verte, typiquement irlandaise, coiffe sa tête blonde.

— Mais pourquoi ? s'étonne la domestique. Lady Allan semble souffrir. On devrait lui donner un autre comprimé de morphine.

— Non ! répond l'autre d'un ton brusque. Laissons-la dormir. La réveiller serait trop cruel. D'autant plus que nous sommes toujours sans nouvelles de Gwendolyn et d'Anna.

Annie réfléchit. Elle admet qu'Emily connaît Lady Allan mieux que quiconque, étant à son service depuis plus de vingt ans. Au fil du temps, leur patronne s'est souvent confiée à elle. Discrète, Emily n'a partagé ses confidences avec aucune domestique. Fière de la confiance que lui témoignait Lady Allan, la femme de chambre n'a jamais divulgué quoi que ce soit d'intime ou de personnel à son sujet, encore moins colporté des médisances ou des ragots. Annie observe la blessée qui marmonne et s'agite. *Faut-il la laisser dormir ou la sortir de son sommeil semé de cauchemars ?* s'interroge-t-elle. La *nanny* opte pour la deuxième solution. Au moment où elle se penche vers sa patronne pour la réveiller, la voix d'Emily stoppe son élan :

— Va te changer. Tu te sentiras mieux ensuite, je peux te le confirmer.

Annie dissimule mal sa contrariété. *Pourquoi interfère-t-elle toujours dans ce que je m'apprête à faire? C'est vrai que je ne suis pas la femme de chambre personnelle de Lady Allan. J'ai été engagée pour veiller sur ses filles et j'ai failli à la tâche.*

— Je me sens tellement coupable, Emily! Gwendolyn et Anna étaient sous ma responsabilité.

La *nanny* ne peut continuer. Les mots restent coincés dans sa gorge. Ses beaux yeux bruns se remplissent de larmes.

— Ce n'est pas de ta faute, Annie. Tu as fait tout ce que tu as pu...

— Les filles ont péri à cause de moi, murmure la jeune femme qui essaie d'étouffer ses sanglots.

— Ne dis pas ça! Elles sont sûrement vivantes.

— Tu n'y crois pas plus que moi. Gwendolyn et Anna sont mortes.

Emily repousse cette pensée de son esprit. Elle ne veut pas céder au désespoir. Annie se rend derrière le paravent, retire ses vêtements et enfile ceux qu'elle a récupérés au rez-de-chaussée de l'hôtel. Elle constate aussitôt qu'ils ne sont pas ajustés à sa taille. *Je flotte dedans*, se dit-elle. À Montréal, elle attachait beaucoup d'importance à sa tenue. Lorsque c'était jour de congé, elle mettait sa plus jolie robe pour sortir en ville. Mais aujourd'hui, la coquetterie n'a plus sa place. La domestique prend une grande inspiration, puis elle rejoint Emily qui n'a pas bougé d'un pouce.

— Suis-moi, lui lance aussitôt la femme de chambre.

— Mais où allons-nous?

— Sur le quai. Nous guetterons l'arrivée des bateaux qui ramèneront les rescapés.

— Et aussi les morts.

— C'est vrai, admet Emily. Mais si Gwendolyn et Anna font partie des survivants, elles seront soulagées d'apercevoir des visages connus sur le quai.

— Et si Lady Allan se réveille en notre absence ?

— Impossible ! La morphine combat la douleur et agit également comme somnifère. Viens ! Ça ne sert à rien de nous morfondre dans cette chambre.

Devant le silence de sa compagne, Emily se montre persuasive :

— Même si tu crains ce que nous risquons de découvrir là-bas, mieux vaut savoir que de vivre dans l'incertitude et l'angoisse.

Annie hésite encore et serre nerveusement ses mains l'une contre l'autre. À court d'arguments, la blonde la prend par le coude et l'entraîne hors de la pièce. Annie ne proteste pas, comme si elle attendait que sa camarade décide à sa place ce qu'il convient de faire. Dans le corridor, les deux domestiques croisent l'actrice anglaise. En quelques mots, la femme de chambre lui explique la situation.

— Partez sans crainte. Je veillerai sur votre patronne, promet Rita Jolivet.

À l'extérieur de l'hôtel, Emily et Annie ne s'étonnent pas de l'agitation qui règne dans la ville malgré l'heure tardive. Elles marchent en direction du quai illuminé par des lampes à gaz. Bien des habitants de Queenstown ainsi que plusieurs soldats irlandais sont sur place. La brume donne un aspect encore plus funeste au paysage.

— Il fait froid, chuchote Annie.

— Ce n'est rien en comparaison des heures où nous dérivions sur l'eau.

Sa compagne se raidit et frissonne davantage. Emily regrette aussitôt sa remarque.

— Excuse-moi, Annie. Je n'aurais pas dû dire ça. Tu as raison, il fait froid. Et nous n'avons pas de manteau pour nous protéger du vent.

La jeune femme ne répond rien. Les yeux fixés droit devant, elle observe la mer agitée. Au bout d'un moment, elle se décide à parler :

— Veux-tu savoir ce que mon père me répétait lorsque j'étais enfant ?

Surprise par cette question, Emily fait signe que oui.

— « La mer est cruelle, impitoyable. »

— Ce n'est pas elle qui est sans pitié, ce sont les Allemands.

— Bien dit, miss ! lance une voix masculine.

Les femmes se retournent d'un bloc. Un sourire illumine le visage d'Annie, qui a reconnu le beau serveur roux de l'hôtel. L'Irlandais en profite pour se présenter et les deux Anglaises en font autant.

— J'ai décidé de m'enrôler, les informe-t-il de but en blanc.

Annie perd aussitôt son sourire. L'homme se justifie :

— Je ne peux pas rester à l'écart et faire comme si de rien n'était. Nous devons arrêter ces barbares avant qu'ils détruisent tout sur leur passage, poursuit-il en jetant un regard de biais à la jeune femme dont le visage s'est brusquement fermé.

— Absolument ! approuve Emily.

— Et vous, miss Annie, qu'en pensez-vous ? demande Ian avec une note de curiosité dans la voix.

Elle hausse les épaules.

— Mon opinion n'a pas d'importance.

— Au contraire, j'aimerais la connaître.

Partagée entre la colère et le chagrin, elle répond avec une certaine agressivité :

— Je trouve votre décision stupide. Vous allez servir de chair à canon.

— Annie ! s'offusque la blonde. Est-ce toi qui parles ainsi ? As-tu oublié les raisons qui nous ont amenées en Europe ?

— Nous sommes venues pour être au service de Lady Allan.

— Qui, je te le rappelle, a choisi de contribuer à l'effort de guerre.

Brièvement, Emily explique à Ian que leur patronne souhaite ouvrir en Angleterre une maison de convalescence pour les officiers canadiens blessés au front. Elle ne cache pas l'admiration qu'elle ressent pour la riche Canadienne qui a quitté le confort de son « château » montréalais pour s'installer en Angleterre aussi longtemps que durera la guerre.

— Cette dame généreuse a peut-être perdu ses deux filles dans le naufrage du *Lusitania*, ajoute-t-elle à voix basse.

— Et j'en avais la responsabilité, s'exprime Annie d'une voix amère. La violence engendre la violence. Répondre à un

geste horrible par un autre aussi monstrueux n'apportera rien de bon. Moi, je rentre. Bonsoir! dit-elle avant de tourner les talons.

— Attends...

Annie fait la sourde oreille et marche d'un pas rapide vers l'hôtel.

— Je ne comprends pas sa réaction, murmure Emily en la regardant s'éloigner. Comment peut-elle se montrer aussi pacifiste?

Ian frotte ses yeux fatigués. La nuit promet d'être longue et pénible. Le jeune homme restera au Queens tant qu'on aura besoin de lui. La blonde pousse un soupir, ce qui force l'Irlandais à lui répondre :

— Chacun réagit différemment à la suite d'un événement tragique, miss Emily. Par crainte des représailles, votre amie adopte une attitude conciliante.

Du revers de la main, la femme de chambre écarte ce raisonnement :

— Non, ça ne lui ressemble pas. Annie est anglaise. Tout comme moi, elle était fière de se rendre en Angleterre et de participer à l'effort de guerre. Elle ne peut pas avoir changé d'avis aussi radicalement.

Ian ne dit rien, mais reste convaincu que la jeune femme est terrorisée.

— Je vous trouve bien indulgent envers elle, lui fait remarquer Emily.

D'un ton calme, le rouquin réplique :

— Chacun a droit à son opinion. Moi, je suis du genre « œil pour œil, dent pour dent ».

— Moi aussi, dit-elle avec fougue.

Ça, il n'en doute pas une seconde. Il a vu l'éclair de colère dans les yeux de l'Anglaise. Constatant qu'elle tremble de froid, l'Irlandais enlève son manteau et le dépose sur les épaules de la femme.

— Merci, Ian.

En silence, ils scrutent la mer. La brume et la noirceur les empêchent de voir les bateaux au loin. De longues minutes s'écoulent. L'attente joue sur leurs nerfs à fleur de peau. Une grande fatigue s'abat sur Emily. Depuis quand n'a-t-elle pas dormi ?

— Vous devriez rentrer, suggère le rouquin. Vous êtes épuisée.

Elle veut protester, mais il ne lui en laisse pas l'occasion et argumente de plus belle :

— Dormir un peu vous aidera à mieux affronter ce qui s'en vient.

La femme de chambre songe aussitôt à sa patronne. *Ma place est auprès de Lady Allan.*

— Je vais suivre votre conseil, finit-elle par répondre. De toute façon, je n'ai plus les idées claires. Mon esprit va dans tous les sens en ce moment.

Tout en parlant, elle fait mine de retirer le manteau de ses épaules.

— Gardez-le, fait Ian. Vous me le rendrez demain.

Emily apprécie la délicate attention et le remercie. Avant de quitter les lieux, elle lui avoue :

— Je suis venue sur le quai dans l'intention de guetter l'arrivée des bateaux de sauvetage, mais je n'en ai aperçu aucun depuis que je suis ici. À mon avis, il n'en viendra plus ce soir.

*Oh oui, il en viendra, pense l'Irlandais. Mais plus les heures passeront, moins ils ramèneront de survivants.* Bien sûr, il garde ses réflexions pour lui, considérant que cette femme qui dissimule son angoisse derrière un sourire est encore fragile.

— Rentrez, maintenant, se contente-t-il de lui dire avec douceur.

— Et vous ?

— Le temps de griller une cigarette et je retourne au Queens.

Sans ajouter de commentaire, Emily le salue d'un signe de tête, puis elle regagne le chemin qui conduit à l'hôtel. Ian la suit des yeux un moment. Les pans du manteau, trop grand pour elle, volent au vent. D'une main, elle retient sa casquette. Détournant le regard, le rouquin s'avance vers les hommes rassemblés sur le quai. Tous ont le visage soucieux. Chacun y va de son commentaire sur le terrible naufrage. Peu ont espoir de voir d'autres survivants. Ian les écoute parler, mais il ne s'imisce pas dans leur conversation. Les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, il sent la colère gronder en lui. S'il ouvre la bouche, il craint de proférer des menaces. Ce soir, il n'a aucune pitié envers les Allemands. *Je les tuerais tous.*

— Un bateau approche, dit soudain un jeune garçon.

Les voix se taisent. Hommes et femmes regardent dans la même direction. Ian a le réflexe de consulter sa montre. *Vingt et une heures quinze.*

— C'est le *Flying Fish*, affirme un vieil Irlandais. Je le reconnaîtrai n'importe où.

Plusieurs confirment ses dires. Le remorqueur de l'Amirauté se dirige vers le quai dans un silence lugubre. Dès que le bateau accoste, le capitaine lance d'une voix forte :

— Venez m'aider ! Il y a des survivants.

Ian jette aussitôt le mégot de sa cigarette qu'il écrase au sol avec le talon de sa chaussure. Pendant que la plupart des personnes présentes sur le quai poussent des cris joyeux à l'annonce de la bonne nouvelle, il marche vers l'embarcation. Une dizaine d'hommes s'empressent de l'imiter. Thomas Brierly, le capitaine du *Flying Fish*, leur fait signe de monter à bord. Ian est le premier à grimper.

— Où sont-ils ? demande-t-il dès qu'il gagne le pont de l'embarcation.

— Dans la salle des machines, lui répond Brierly. La chaleur qui y règne les a aidés à tenir le coup.

Le capitaine n'a pas besoin d'en dire plus. Ian comprend qu'après avoir passé de longs moments dans l'eau froide, les survivants ont besoin de se réchauffer. Sans plus tarder, Brierly invite les bons Samaritains à lui emboîter le pas. En chemin, il les informe de l'état de santé des rescapés :

— Certains peuvent marcher. Plusieurs devront s'appuyer sur un bras secourable. Quant aux autres, il faudra les transporter sur un brancard tellement ils sont faibles ou blessés.

Ian serre les dents, mais se tait. *Maudits Allemands*. Quelqu'un demande à Brierly si le *Flying Fish* ramène aussi des cadavres. Ce dernier fait signe que oui.

— Combien ? insiste l'autre.

Agacé par cette question qu'il juge stupide, le capitaine hausse les épaules. Des morts, il y en aura des centaines. Un paquebot qui sombre en quelques minutes à peine ne laisse guère de chance aux passagers de s'en sortir sains et saufs.

— Je ne les ai pas comptés, réplique-t-il d'un ton sec. Je me suis concentré sur ceux qui ont réchappé au naufrage.

Surpris par le ton cassant de Brierly, l'homme se tient coi.

— Parmi les cadavres, il y a deux petits garçons et une adolescente de quinze ans environ.

La remarque du capitaine fait sourciller Ian. *Est-ce l'une des filles de Lady Allan ?* s'interroge-t-il en regrettant qu'Emily soit retournée à l'hôtel. Elle aurait pu identifier le corps. Juste avant de pénétrer dans la salle des machines, le capitaine prévient les secouristes :

— Attendez-vous à être choqués.

Et pour être choqués, ils le sont tant la scène qu'ils découvrent est désolante. Enveloppés dans des couvertures, les rescapés du *Lusitania* se sont regroupés dans un coin de la pièce. Aucun d'entre eux n'esquisse le moindre mouvement. L'effroi se lit dans leurs regards. Certains tremblent tellement qu'Ian se demande comment ils réussissent à se tenir debout. Assise au sol, une femme sanglote tout en répétant sans cesse le même

prénom. *Celui de son mari ou celui de son enfant?* se questionne le serveur irlandais. Le capitaine s'adresse aux blessés d'une voix douce :

— Vous êtes en sécurité, maintenant. Ces hommes vont vous aider à descendre du bateau. Ils vous conduiront ensuite en lieu sûr où l'on prendra soin de vous.

Hébétés, les survivants n'ont aucune réaction. *Ils sont trop épuisés*, se dit le rouquin qui déjà s'offre pour transporter une jeune femme blessée à la tête et au bras gauche. Elle semble souffrir le martyr ; pourtant, aucune plainte ne franchit ses lèvres. Les paupières closes, elle s'abandonne entre les mains des secouristes. Thomas Brierly attend fébrilement que tous soient descendus du *Flying Fish*. L'homme de cinquante-six ans est pressé de repartir. Le temps ne joue pas en sa faveur, il en est conscient. Plus les minutes s'écoulent, plus l'espoir de retrouver des survivants s'amenuise. En marin expérimenté, il sait qu'un être humain ne résiste pas longtemps lorsqu'il est immergé dans l'eau froide. La température corporelle baisse rapidement, surtout celle des enfants, des vieux et des femmes ainsi que celle des gens ayant bu de l'alcool avant le naufrage. Après une heure ou deux, les malheureux ne se débattent plus dans l'eau et perdent connaissance. Leur peau prend une teinte grisâtre, leur corps devient raide et leur cœur ralentit avant de s'arrêter pour de bon. Il est trop tard pour eux, mais il reste ceux et celles qui dérivent sur l'eau dans des embarcations de fortune. Tant et aussi longtemps qu'il y a une chance de sauver des passagers du *Lusitania*, Brierly se portera à leur secours. Peu lui importe si les eaux près des côtes irlandaises sont déclarées zone de guerre. La présence des sous-marins allemands toujours à l'affût ne l'effraie pas. Le courage ne lui a jamais fait défaut.

— Tout le monde est descendu, capitaine, l'informe son second.

Brierly secoue les cendres de sa pipe.

— Bien, on repart ! répond-il d'un ton décidé. Il n'y a pas de temps à perdre.